

# Mon père dit que nous sauvons des vies

**Do van Ranst**

**An extract pp (5-12)**

**Original title** Mijn vader zegt dat we levens redden  
**Publisher** Davidsfonds/Infodok, 2004

**Translation** Dutch into French  
**Translator** Monique Nagielkopf  
**Editor** Fabienne Beretta

© Do van Ranst/Monique Nagielkopf/Davidsfonds/Infodok/Flanders Literature – this text cannot be copied nor made public by means of (digital) print, copy, internet or in any other way without prior consent from the rights holders.

---

**p 5-12**

**un**

Notre maison se trouve dans un virage auquel personne ne s'attend.

On roule d'innombrables kilomètres sur une route tirée au cordeau et monotone, bordée d'arbres desséchés et de cactus. Puis la route grimpe lentement vers un point d'où l'on aperçoit, au loin, les piliers d'un pont. Dès ce moment, le regard se fixe sur le pont, droit devant, parce qu'il offre une distraction bienvenue après ces heures passées à ne voir qu'un soleil dans un ciel sans nuage. On croit pouvoir atteindre le pont en continuant tout droit. Et on continue à garder les yeux fermement braqués devant soi quand, brusquement, la route décrit un méchant virage de presque quatre-vingt-dix degrés vers la gauche.

C'est dans ce méchant virage que nous habitons.

Sept chauffeurs l'ont déjà raté et se sont plantés avec leur voiture dans notre façade. Tous ont passé quelques jours sur le canapé du salon et ont été soignés par ma mère ou ma grand-mère. Quelques-uns nous envoient parfois un petit mot. Ma mère en est enchantée.

Le premier malheureux à avoir percuté la façade, c'était mon père, voilà maintenant dix-sept ans. La maison était alors le domicile paternel de ma mère.

Deux ans plus tard, je suis née.

## deux

Le pont n'est qu'un demi-pont.

Les travaux ont commencé il y a dix-huit ans. Mais les riverains se sont disputés pour savoir qui allait payer sa construction, car rien n'avait jamais été clairement convenu. Ceux de la rive gauche trouvaient que ceux de la rive droite devaient payer la plus grande partie parce que le pont leur procurait plus d'avantages. Ceux de la rive droite trouvaient exactement la même chose de leurs voisins d'en face. Ils n'ont pas réussi à se mettre d'accord, et, finalement, les travaux se sont arrêtés. Tout un demi-pont donc a été bâti pour rien.

Jusqu'à ce jour, ceux de ce côté-ci refusent de régler les frais de la demi-construction. Un pont à demi fini est inutile. Donc, on ne le paie pas.

Depuis quelques années, personne ne s'occupe plus de cet endroit. La municipalité n'envoie plus de services de collecte et d'entretien des espaces verts. Les patrouilles de police s'arrêtent à cinq cents mètres de notre maison. En signe de résistance. La zone autour du demi-pont fait peine à voir. Les herbes folles montent jusqu'à mi-corps. Les piliers du demi-pont sont recouverts de mousse et la balustrade est rongée par la rouille.

Jadis, lorsqu'il n'était pas encore question de pont, l'endroit avait une tout autre mine.

Du temps où mon grand-père vivait et où ma grand-mère parlait encore.

## trois

Mon père dit que nous sauvons des vies.

Il affirme que si nous n'habitons pas ici, bien des gens auraient pris le pont sans réfléchir, ne réalisant pas que le pont n'est qu'une moitié de pont. Car il n'est nulle part indiqué que la route s'arrête un kilomètre et demi plus loin. La voiture basculerait dans l'eau et ils se noieraient.

Je comprends ce que mon père veut dire. Maintenant, ils emboutissent notre maison. Ils sont blessés, mais ils n'en meurent pas.

La dernière fois, c'était il y a environ quatre ans. Je passais une semaine chez ma tante Vicky, j'ai donc raté toute l'aventure, et j'en étais sérieusement mortifiée. Je ne sors presque jamais de la maison, et voilà qu'il se passe quelque chose juste cette semaine-là ! C'est toujours comme ça.

Deux ans plus tôt, je n'étais pas là non plus. J'étais à l'hôpital pour me faire enlever l'appendice. J'ai mal réagi aux médicaments et j'ai dû rester quatre jours de plus que prévu.

Selon ma mère, cet accident-là était le plus grave de tous. La fenêtre et une grande partie de la façade y sont passées. Le tout a dû être étayé parce que l'étage menaçait de s'effondrer. On a dû

dégager le conducteur de la voiture au chalumeau. Toute une affaire. Mais je ne le sais que par ouï-dire. J'en avais les larmes aux yeux, quand ma mère me l'a raconté à l'hôpital.

– Heureusement que tu n'as pas été là, m'a-t-elle dit, il s'en est fallu d'un cheveu qu'il n'y ait eu des morts !

Depuis, les trois premiers mètres de notre maison, côté rue, ne sont plus employés. Nous savons à quel point c'est dangereux. Il n'y reste pas un seul meuble et il ne viendrait à l'idée de personne d'y rester ou de s'y asseoir.

Cette partie de la maison, nous l'appelons la zone à risques. C'est bon-papa qui en a eu l'idée, de son vivant. Le jour où notre façade a été défoncée pour la cinquième fois, il a mesuré exactement jusqu'où la voiture s'était enfoncée. Il y a ajouté une bonne trentaine de centimètres. C'est ce qu'il a appelé la marge de sécurité.

– À une vitesse plus élevée, la voiture se serait enfoncée plus loin dans la maison, je te le garantis, a-t-il dit lorsque ma mère a protesté que c'était déjà bien assez sans les trente centimètres.

Cela m'amuse. Une zone à risques avec une marge de sécurité.

À cause de cette zone à risques, notre séjour est évidemment devenu étriqué. Le canapé trois places et le fauteuil touchent presque la table à manger, et entre la table et l'armoire, il y a juste la place pour ouvrir les portes. Quand nous sommes tous à la maison, mon père et ma mère, ma grand-mère et moi, nous sommes agglutinés les uns aux autres. Je déteste ça.

Quand j'étais petite, sans m'en rendre compte, je jouais parfois à la poupée sous la fenêtre, dans la zone à risques. Quand ma mère s'en apercevait, elle sortait en hurlant de la cuisine pour me rafler d'un geste, moi et les poupées, et me déposer dans un endroit sûr. Comme si, une seconde plus tard, un énorme poids lourd allait heurter la maison de plein fouet.

Mais je comprends évidemment ses tentatives de sauvetage. La toute première fois, lorsque la maison a été percutée par mon père, ma bonne-maman dormait près de la fenêtre. Le nez de la voiture s'est arrêté contre le dos du canapé, juste où bonne-maman était assise. Depuis, ma grand-mère est dans un fauteuil roulant et elle tremblote tout le temps.

Pendant deux semaines, mon père est resté allongé sur le canapé.

Je crois qu'après coup, il s'est senti tellement coupable de l'accident et de bonne-maman qu'il a décidé de rester et d'épouser ma mère. Il est aussi possible qu'ils soient réellement tombés amoureux l'un de l'autre. Mais il n'en reste pas vraiment de traces.

quatre

Parfois je m'imagine qu'une auto percute notre façade et que le chauffeur est un

garçon de dix-sept ans. Ou peut-être de dix-huit ou de dix-neuf ans, puisque j'en ai quinze.

Et alors je m'imagine qu'il saigne très fort du front, juste au-dessus de ses sourcils. Mon père le traîne hors de la voiture et l'allonge sur le canapé. Je mouille un torchon dans la cuisine, je le mouille et j'en bassine sa blessure. Le jeune homme revient peu à peu à lui et me sourit. Mon père fait venir le médecin parce que la plaie profonde de son front doit être recousue. Le jeune homme reste couché des semaines sur notre canapé pour reprendre des forces. Il gardera sans doute une cicatrice de l'entaille au-dessus de ses sourcils, mais peu importe, je dis que je trouve cela plutôt sexy, une cicatrice juste au-dessus des sourcils.

Le jeune homme s'appelle Benjamin, Bernie ou Brad, parce que je trouve les prénoms qui commencent par un B plus beaux.

cinq

Notre maison est la seule habitation du voisinage. Il faut pédaler une heure à bicyclette pour atteindre le village. Pour la ville, je ne sais pas au juste, mais je crois que cela prend au moins une demi-journée.

Ma meilleure amie, Sue, habite au village. Elle est lesbienne. Moi pas, et pourtant je couche parfois avec elle. Par coucher, j'entends s'embrasser et se caresser. Parfois, je trouve que Sue va trop loin. Quand elle essaie de glisser sa main dans mon slip, je la retiens. Je veux bien qu'elle touche mes seins, mais Sue dit que ça devient monotone, seulement mes seins.

Nous sommes assises l'une près de l'autre sur son lit. Nous avons enlevé notre T-shirt et notre soutien-gorge. C'est ce que nous faisons presque tout de suite quand je vais dans sa chambre. Pour gagner du temps, dit Sue. Sue est toujours pressée quand elle couche avec moi. Pourtant, elle n'a rien à glander de toute la journée.

– Tu pourrais te faire un piercing au sein, dit Sue.

– Pourquoi ?

– Comme ça.

– Ça doit quand même faire super méga mal, non ?

Je pose la main sur mon sein gauche, comme si quelqu'un se tenait devant moi avec une aiguille monstrueuse, prêt à me percer le tétou.

– Qui, mais juste une seconde ! dit Sue.

– Qu'est-ce que tu en sais ? lui dis-je.

Sue hausse les épaules.

– Je connais quelqu'un qui en a un, me répond-elle.

– Qui ça ?

– Ça n'a pas d'importance. Tu ne la connais pas, dit Sue.

Elle remet son soutien-gorge, comme si elle était soudain fâchée. Je dis :

– Essaie, pour voir ? Peut-être que je la connais. Elle habite au village ?

Mais Sue ne répond pas.

Parfois, j'espère que Sue fera vite la connaissance d'une fille qui est aussi lesbienne. Mais il m'arrive aussi d'espérer le contraire, parce que je pense que je la perdrais, alors, vous voyez ? Et puis je me dis : je ne devrais peut-être pas la retenir quand elle veut mettre la main dans mon slip. Seulement, supposons que je trouve cela agréable ? C'est ce qui me fait le plus peur.

Avant de le lui permettre, je voudrais d'abord sortir avec un garçon. Comme ça, au moins, je pourrais comparer. Supposons que je laisse d'abord faire Sue et que je trouve cela agréable, alors je deviendrais peut-être aussi lesbienne, juste parce que je n'y connais rien. Je lui demande :

– Où est-ce qu'on peut se faire faire un piercing ?

– En ville.

– Alors, ça c'est un problème, lui dis-je. Pas la peine de compter sur mon père pour m'emmener en ville et me faire percer le sein.

Et je me dis, hop là, je m'en suis bien tirée.

– Mon frère peut nous amener, dit Sue.

– Comme tu veux, lui dis-je.

Jake est une vraie tête de nœud. Je ne peux pas m'imaginer qu'il nous emmène un jour en ville.

– Tu le ferais vraiment ? demande Sue.

– Peut-être bien.

Sue vient s'asseoir près de moi et me bécote le cou pendant qu'elle dégrafe à nouveau son soutien-gorge. Je lui demande :

– Ça coûte cher ?

– Je paierai la moitié, me répond-elle.

Ce qui serait parfait, c'est que Sue fasse la connaissance de la fille le jour où Benjamin ou Brad, percute notre maison.

## six

Il paraît que ma grand-mère a prédit chaque fois qu'une auto allait rater le virage.

– Je le sens dans mes os, voilà tout, a-t-elle dit. Il va se passer quelque chose.

Mon père trouve que c'est de la foutaise. Il affirme que c'est simplement par hasard que, chaque fois que grand-mère a senti quelque chose dans ses os, une auto s'est jetée tout de suite après sur notre maison.

Mon père est plus croyant que le pape et l'archevêque ensemble, et dit que tout cela dépend de la volonté de Dieu.

– Dieu n'existe pas, dit ma mère.

C'est un sujet qui déclenche les plus grandes disputes entre eux. Elle dit que si Dieu existe, c'est une vieille charogne parce qu'il nous cause tant d'ennuis.

– Des ennuis, des ennuis, s'écrie alors mon père.

Il trouve que nous devrions plutôt être reconnaissants de pouvoir habiter cette maison, qui est au service de Dieu. Et alors, il raconte une fois de plus toute l'histoire, et comment notre maison a déjà sauvé sept vies. Y compris la sienne.

– Justement, répond ma mère.

Ce qui met le feu aux poudres, car mon père veut alors savoir ce qu'elle veut dire par « justement ».

Je ne sais que trop bien ce que ma mère veut dire. Le plus gros ennui est qu'elle soit mariée avec mon père. Voilà ce qu'elle veut dire. Je ne peux pas lui donner tort. Mon père ne vaut rien. Qu'on ne me demande pas pourquoi. Il ne vaut rien, un point c'est tout.